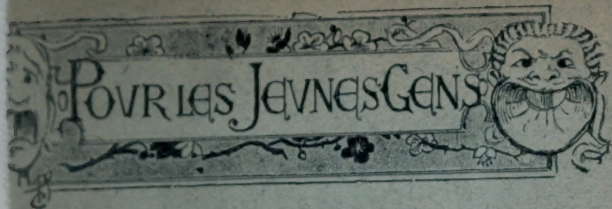


Lemercier de Neuville, Louis
Le valet

PQ
2337
L35V3





LE VALET

Comédie en un acte. -- 5 personnages

par

LEMERCIER DE NEUVILLE

LIBRAIRIE THÉÂTRALE
JEAN & PH. SPELTENS FRÈRES
46, Rue des Bogards
BRUXELLES-CENTRE
TÉL: 255.54

anciennes Maisons LE BAILLY et O. BORNEMANN

S. BORNEMANN, Successeur

ÉDITEUR — 15, Rue de Tournon — PARIS

Tous droits d'exécution, de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

LEMERCIER DE NEUVILLE

Le Valet

Comédie en un acte



ANCIENNES MAISONS LE BAILLY ET O. BORNEMANN

S. BORNEMANN, Successeur

ÉDITEUR, PARIS, 15, RUE DE TOURNON

—
1912

PD
2337
L35V3

PERSONNAGES



LE MARQUIS.

VALÈRE,

DORANTE,

LUBIN.

DOMINIQUE.

ses neveux.

*Un salon. A gauche une petite table servie
avec trois couverts. Chaises, fauteuils.*

Epoque Louis XVI

(Tous droits d'exécution et de reproduction réservés.)

LE VALET

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, DOMINIQUE.

LE MARQUIS.

Voici le déjeuner préparé, mes neveux ne vont pas se faire attendre, car ils ont un appétit féroce, les gaillards! et ce n'est pas le travail qui le leur donne car ils ne font rien du matin au soir et je n'ai guère le temps de m'en occuper. Leurs précepteurs ne se font plus obéir d'eux maintenant qu'ils sont grands et leurs idées d'indépendance me désolent. Avec cela d'une vanité!... Ils se figurent que le nom remplace la fortune, c'était bon autrefois! Mais aujourd'hui, il faut payer ses dettes, comme il faut payer de sa personne! Tous les hommes sont égaux! Comment leur apprendre cela?

DOMINIQUE, *entrant présentant une lettre sur un plateau.*

Une lettre pour monsieur le marquis. C'est un petit jeune homme qui vient de me la remettre et qui attend la réponse.

LE MARQUIS, *ouvrant la lettre et lisant.*

« Monsieur le Marquis, je suis le fils de votre fermier Guillaume qui vient de mourir; tant que mon

père a vécu, je l'ai aidé dans son travail, maintenant je suis seul, sans famille et sans ressources ; je ne demande qu'à travailler et je m'adresse à vous, qui aimiez mon père, pour m'aider dans ma triste situation. Votre humble serviteur. — Lubin. »

Lubin ! C'est le petit Lubin qui gardait les vaches ?

DOMINIQUE.

Et qui les laissait s'égarer : car il avait toujours le nez fourré dans des livres.

LE MARQUIS.

Ah ! vraiment ?

DOMINIQUE.

Et il était très fier pour un fils de fermier.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce n'est pas un mal ! Je lui répondrai tout à l'heure ; en attendant, fais-le manger à la cuisine et... mais voici mes neveux. Sers-nous ! (*Dominique salue et sort.*) Tiens ! Tiens ! Lubin vient fort à propos... Il me vient une idée !... Messieurs mes neveux, vous n'avez qu'à vous bien tenir.

SCÈNE II

LE MARQUIS, VALÈRE, DORANTE.

VALÈRE ET DORANTE *entrant, embrassent le marquis.*

Bonjour, mon oncle !

LE MARQUIS.

Bonjour, Valère, bonjour, Dorante, Comment allez-vous ce matin ?

VALÈRE.

Très bien, mon oncle ! Oh ! moi d'abord, je vais toujours très bien.

LE MARQUIS.

Et toi, Dorante ?

DORANTE.

Et moi aussi, mon oncle, ... sauf un peu d'ennui.

LE MARQUIS.

De l'ennui ! Mettons-nous à table : Ça le fera passer. (*Ils se mettent à table, le marquis sonne, Dominique entre et les sert.*)

LE MARQUIS, à Dorante.

Tu disais donc que tu avais de l'ennui ; explique-toi, mon neveu, explique-toi. Je croyais avoir tout fait pour vous rendre la vie douce et facile, mais il paraît que je n'ai pas tout prévu.

VALÈRE.

Oh ! mon oncle, nous ne vous reprochons rien, mais...

LE MARQUIS.

Ah ! toi aussi tu t'ennuies.

VALÈRE.

Dame ! Ecoutez, mon oncle, la vie que nous me-

nous ici n'est pas bien gaie ! Sauf nos précepteurs, nous ne voyons personne.

LE MARQUIS.

J'en conviens !

DORANTE.

Nous ne sommes plus des enfants, notre instruction est terminée.

LE MARQUIS.

Vous croyez cela...

VALÈRE.

Un gentilhomme n'a pas besoin d'en savoir autant qu'un roturier ! Du reste nos professeurs n'ont plus rien à nous apprendre.

LE MARQUIS.

Ah ! Ah !... C'est qu'ils n'en savent pas très long.

DORANTE.

Mais il y a une chose que nous ne connaissons pas encore...

LE MARQUIS.

Vraiment ! vous me disiez que vous saviez tout.

VALÈRE.

Ne nous plaisantez pas, mon oncle, j'en causais hier soir avec Dorante et nous étions d'avis de vous en parler aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Parlez, mes chers enfants, parlez ! J'aime la fran-

chise et quoi que vous disiez, ce que vous me demanderez sera bien accueilli.

VALÈRE.

Vous ne vous fâchez pas !

LE MARQUIS.

Moi ! grands dieux ! me fâcher ? Ce que vous allez me dire est donc bien grave ?

DORANTE.

Ce n'est pas grave, mais c'est délicat.

LE MARQUIS.

Ah ! Et bien, pour nous mettre à l'aise, supposez que vous ne parlez pas à votre oncle, mais bien à un ami.

VALÈRE.

Eh bien voici : Nous ne sommes plus des enfants : J'ai seize ans passés et Dorante a quelques mois de plus que moi... Nous sommes des hommes !

LE MARQUIS.

Hum ! Hum ! Continuez !

VALÈRE.

Nous sommes orphelins et avons de la fortune...

LE MARQUIS.

De la fortune !... C'est-à-dire que vous avez quelque bien, que je tâche de vous conserver en l'augmentant.

VALÈRE.

Eh bien, mon oncle, est-ce que le moment ne serait

pas venu de nous apprendre à gérer nous-mêmes notre fortune et quoique nous n'ayons pas le droit d'exiger qu'elle nous soit remise, de nous mettre à même d'en user suivant nos aspirations ?

LE MARQUIS.

Si je vous comprends bien, vous avez une idée ! Je vous approuve. Que voulez-vous faire ?

DORANTE, *vivement*.

Oh ! d'abord, mon oncle, il n'y a rien à faire ici, en province, dans un trou.

VALÈRE.

Non ! C'est à Paris, à Versailles, à la Cour que l'on peut faire fortune.

DORANTE.

Et pour cela, il nous faut une provision et un équipage.

LE MARQUIS.

Un équipage !

DORANTE.

J'entends un peu d'argent d'avance et tout au moins un valet.

VALÈRE.

Voilà qui est dit ! (*Ils se lèvent de table.*)

LE MARQUIS.

Ainsi vous voulez me quitter ?

VALÈRE.

Vous quitter, n'est pas le mot juste, mon oncle. nous voulons entrer dans la vie... dans la vie active...

LE MARQUIS.

Mes enfants, vous êtes encore bien jeunes pour vous lancer dans le tourbillon. Vous et votre fortune, vous serez dévorés avant d'y avoir laissé une trace. Lassés d'obéir, vous voulez commander : ce n'est pas facile.

DOBANTE.

Commander ! Je m'en charge !

VALÈRE.

Et moi aussi !

LE MARQUIS.

Eh bien, je me prêterai volontiers à cette expérience et suivant sa réussite j'agirai selon vos désirs. Laissez-moi un moment, dans un instant je vous dirai ce que j'ai résolu.

SCÈNE III

LE MARQUIS, DOMINIQUE *puis* LUBIN.

LE MARQUIS.

Il faut leur donner une leçon. Nous allons mettre aux prises leur ambition et leur dignité. Dominique ! Faites entrer Lubin. (*Dominique sort.*) La lettre de ce garçon est très digne, son goût pour la lecture me fait supposer que ce n'est pas un paysan ordinaire. En éprouvant mes neveux, je l'éprouverai lui-même. (*Lubin entre.*) Approche mon garçon, quel âge as-tu ?

LUBIN.

Dix-neuf ans, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Que sais-tu faire !

LUBIN.

Rien, monsieur le marquis, mais je puis apprendre.

LE MARQUIS.

On m'a dit que tu avais une certaine instruction...
Tu sais lire ?

LUBIN.

Je sais lire, écrire et compter, c'est le curé du village qui m'a donné des leçons mais en lisant j'ai vu que je ne savais rien.

LE MARQUIS.

Tu veux peut-être savoir trop. Ce n'est pas un mal !
Enfin tu t'es présenté chez moi, que veux-tu faire ?

LUBIN.

Ce que m'ordonnera monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'ai besoin d'un laquais...

LUBIN, *avec hésitation.*

Je... je prendrai la livrée.

LE MARQUIS.

C'est bien... Va ! Je donnerai mes ordres à Dominique qui t'habillera. (*Lubin sort.*)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, *puis Valère et Dorante.*

Ce garçon m'a l'air très sensé, c'est l'homme qu'il me faut ! Voyons maintenant comment nos jeunes gens vont prendre la proposition que je vais leur faire. (*Il va à la porte de droite.*) Valère ! Dorante ! (*Valère et Dorante entrent.*)

DORANTE.

Mon oncle !

LE MARQUIS.

Mes chers neveux, j'ai réfléchi à la demande que vous m'avez faite. Je trouve qu'elle arrive quatre ou cinq ans trop tôt, mais enfin, je comprends l'ennui que vous pouvez avoir dans ce vieux château avec un bonhomme comme moi qui fuis le monde et n'aime que les champs. Votre désir de domination est très légitime. Je ne déteste pas, malgré votre jeune âge, que vous aimiez à commander. J'ai donc décidé que vous auriez un valet, non pas pour vous deux, mais pour un de vous. Comme il me serait difficile de décider celui d'entre vous qui est le plus digne de l'avoir, c'est lui qui choisira son maître, lequel avec une provision suffisante partira avec lui pour Versailles.

VALÈRE.

Quoi ! C'est le valet qui choisira son maître ?

LE MARQUIS.

Oui.

DORANTE.

Un rustre qui ne sait rien.

LE MARQUIS.

C'est possible.

VALÈRE.

Et si ma figure ne lui plaît pas, il choisira mon frère.

LE MARQUIS.

Il sera libre de choisir.

DORANTE.

Nous aimons bien mieux que vous fassiez le choix vous-même.

LE MARQUIS.

J'ai mes raisons pour ne pas le faire.

VALÈRE.

Pourquoi ne pas nous le donner à tous deux ?

LE MARQUIS.

Je vous ai dit que je voulais faire une expérience.

DORANTE.

Voyons, mon oncle, supposons que ce valet choisisse mon frère, qu'est-ce que cela prouvera ?

LE MARQUIS.

Je te le dirai quand il aura choisi.

VALÈRE.

Moi, dans ces conditions, je n'y tiens pas. (*A Dorante.*) Et toi!

DORANTE.

Ni moi non plus !

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez ! Réfléchissez ! Je vais toujours vous l'envoyer. (*Il sort.*)

SCÈNE V

DORANTE, VALÈRE.

VALÈRE.

Eh bien qu'en penses-tu ?

DORANTE.

C'est un tour qu'il nous joue. Il se moque de nous

VALÈRE.

Certainement ! Ou plutôt c'est une épreuve. Il s'est figuré que nous n'avions pas de dignité.

DORANTE.

Cen'est pas cela qui nous manque, Dieu merci !

VALÈRE.

Non certes ! Et si j'avais un valet, tu verrais de quel ton je lui donnerais mes ordres.

DORANTE.

Avec moi, il marcherait droit.

VALÈRE.

Il aurait dû nous le donner huit jours à l'un et huit jours à l'autre et puis juger après.

DORANTE.

C'est vrai ! mais je vois son idée, il a peur de fâcher l'un de nous deux et il se désintéresse.

VALÈRE.

Oui ! mais c'est le monde renversé. Quelle chose guidera ce valet dans son choix ?

DORANTE.

Evidemment, ce sera notre figure.

VALÈRE.

Notre figure ! notre figure ne peut rien lui dire. Sans nous ressembler, nous n'avons rien de plus particulier l'un que l'autre.

DORANTE.

Tu ne supposes pas, je crois, que nous allons faire la cour à ce valet.

VALÈRE.

Je suppose que nous ne lui dirons rien, ni toi ni moi, et qu'il s'en ira comme il est venu.

DORANTE.

Nous ferons mieux, quand il viendra nous sortirons.

VALÈRE.

Tu as raison ! Ne voulant pas subir l'épreuve, nous ne nous exposerons pas à être éprouvés.

DORANTE.

Cela blessera notre oncle, mais quoi ?

VALÈRE.

Mais voilà ! Si nous ne nous soumettons pas à la volonté de notre oncle, ni toi, ni moi n'aurons de valet.

DORANTE.

Ce valet était déjà une concession ! Evidemment notre oncle m'en eût donné un plus tard si je n'avais pas été choisi.

VALÈRE.

Vois-tu, Dorante, nous sommes des sots si nous ne nous soumettons pas à cette épreuve, et notre oncle ne nous pardonnera pas si nous boudons contre notre ventre. Par la sambleu ! Je voudrais déjà le voir, ce valet ! S'il me choisit je lui ferais payer mon humiliation.

DORANTE.

Ça ne serait pas juste, puisqu'il t'aurait choisi ! Moi, je ne me vengerai pas, mais je le tiendrai ferme.

VALÈRE.

Alors nous acceptons l'épreuve ?

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

VALÈRE.

Dame !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien, avez-vous réfléchi ?

DORANTE.

Mon Dieu, mon oncle, Valère pense...

VALÈRE, *vivement*.

Du tout, c'est toi qui crois...

DORANTE.

Que du moment que ce n'est qu'une épreuve...

VALÈRE.

Notre dignité ne saurait en souffrir.

LE MARQUIS.

Enfin vous acceptez ?

DORANTE.

Si Valère accepte, je dois faire comme lui.

VALÈRE.

Moi, je ferai comme Dorante.

LE MARQUIS.

Il est bien entendu que tout se passera loyalement !
Vous ne ferez ni promesses, ni cadeaux.

DORANTE.

Je vous le promets !

VALÈRE.

Et moi aussi !

LE MARQUIS.

Et vous ne l'avertirez point qu'il a seul la responsabilité de son choix. Car si vous ne le corrompez pas, il pourrait vous corrompre et faire des conditions à celui qu'il choisirait.

DORANTE.

Le secret sera gardé.

VALÈRE.

Je le jure.

LE MARQUIS.

Le voici.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LUBIN *en livrée se tenant à la porte du fond.*

LE MARQUIS.

Entre, Lubin ! Voici mes deux neveux, Valère et Dorante, qui sont impatients de voir le monde et de quitter ce château. Comme, pour tenir leur rang, il leur faut un valet, c'est toi qui auras cet emploi.

LUBIN.

Je remercie monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mais il te serait difficile d'être au service de deux maîtres et mes neveux qui ont compris cela ont fait un arrangement. Chacun d'eux désire l'avoir, aucun d'eux ne veut céder son droit à l'autre, que faire? Ils ont donc résolu que tu ferais toi-même ton choix. Oui, tu choisiras ton maître.

LUBIN, *étonné.*

Oh! monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Je comprends! La situation est délicate, mais ne crains rien. Celui que tu n'auras pas choisi ne l'en voudra pas, et pour que tu ne sois pas gêné pour dire le choix que tu auras fait c'est à moi que tu porteras ta décision. Maintenant je te laisse avec eux. Étudie-les, ne te presse pas. Il s'agit de ton avenir. (*Le marquis sort.*)

SCÈNE VIII

LUBIN, VALÈRE, DORANTE.

LUBIN, *à part.*

Est-ce moi ou ses neveux qu'il veut éprouver? Nous allons voir.

VALÈRE

Eh bien, mon garçon, te voilà embarrassé?

DORANTE.

Et il y a de quoi! Car tu ne nous connais ni l'un ni l'autre.

LUBIN,

Mais si, monsieur Dorante, quand nous étions plus petits vous avez souvent joué avec moi. Avez-vous oublié le petit Lubin ?

VALÈRE.

Ah ! c'est toi ! Malepeste ! Comme tu es grandi ! Je ne t'aurais pas reconnu.

LUBIN.

Vous êtes monsieur Valère... qui vouliez toujours lutter avec moi.

VALÈRE.

Et tu me flanquais toujours par terre...

DORANTE.

Tu nous connais maintenant ! Ton choix sera facile à faire. Te souviens-tu du jour où tu t'es donné une entorse en sautant des fossés avec nous ? C'est moi qui t'ai porté jusqu'au château.

VALÈRE.

Et moi qui t'ai donné un verre de malvoisie. Et te rappelles-tu du petit écu que je t'ai glissé dans ta poche ?

DORANTE.

Tu lui as donné un petit écu ?

VALÈRE.

Sans doute ! Ce n'est pas toi qui aurais fait cela. Tu tiens trop à ton argent.

DORANTE.

Et toi tu n'y tiens guère ; en revanche, tu ne ramasserais pas un blessé de peur de salir ton habit.

VALÈRE.

Tiens ! Ce n'est pas un crime d'aimer la propreté. J'aime mieux avoir de beaux vêtements et toujours en état. Va, Lubin, si tu me choisis, tu te feras une fortune avec ma garde-robe. Quand j'ai mis deux fois un habit, je n'en veux plus.

DORANTE.

Tu es prodigue et moi je suis économe. Aussi tu es toujours sans le sou.

VALÈRE.

Que t'importe ! Si je n'en demande à personne. Moi, j'aime la vie large ! L'argent est fait pour être dépensé. Toi, tu couperais un liard en quatre.

DORANTE.

Tu veux me faire passer pour avare, n'en crois pas un mot, Lubin. Avec lui, tu ne feras qu'un seul repas par mois, avec moi tu mangeras tous les jours.

VALÈRE.

Avec lui, tu crèveras de faim.

DORANTE.

Avec lui, au bout de huit jours, vous serez aux expédients et n'aurez affaire qu'aux créanciers et aux usuriers.

VALÈRE.

Les créanciers, je les mettrai à la porte.

DORANTE.

C'est bon à savoir, car je ne te prêterai rien.

VALÈRE.

Avec ça que j'aurais recours à toi, ce serait peine perdue !

DORANTE.

Mon cher Lubin. Tu vois son caractère. Il est violent comme personne et tu en sentiras les effets tout le premier.

VALÈRE.

Méfie-toi de son ton doux et tendre. S'il n'est pas brave en actions, il est brutal en paroles et n'a pas la moindre générosité.

DORANTE.

Ah ! mais, dis donc, qui est-ce qui te prie de parler de moi ?

VALÈRE.

Et toi-même ? T'ai-je demandé de me recommander ainsi.

DORANTE.

Tu veux influencer Lubin, mais je saurai bien te faire taire.

VALÈRE.

Toi ! allons donc ! Tu n'es qu'une poule mouillée.

DORANTE.

Et toi, un fanfaron ! Et je ne te crains pas !

VALÈRE, *prenant le bras de Dorante et le menaçant.*

Prends garde !

LUBIN, *à part.*

Ça se gâte ! Ils n'ont ni l'un ni l'autre un bon caractère. Je ne suis pas leur égal pour les séparer : allons prévenir le marquis. (*Il sort.*)

DORANTE.

Eh bien quoi ! Tu me menaces ! Tu ne me fais pas peur !

VALÈRE.

Ah ! si je n'étais pas le plus fort. (*Il lui lâche le bras.*) Va donc ! avare !

DORANTE.

Va donc ! dissipateur !

VALÈRE, *le menaçant de la main.*

Si tu dis un mot !

DORANTE.

Lâche !

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MARQUIS

LE MARQUIS, *abaissant la main de Valère.*

Eh bien ! Que se passe-t-il ?

VALÈRE ET DORANTE.

Mon oncle !

LE MARQUIS.

Une dispute !

DORANTE.

Ce n'est rien.

LE MARQUIS.

Pardon ! vous aviez un motif pour vous disputer ainsi et ce motif, je le devine. Vous n'avez pas tenu votre parole. Vous avez voulu influencer Lubin.

VALÈRE.

Mais non, mon oncle, il s'agissait d'un mot un peu vif de Dorante.

DORANTE.

Et d'un non moins vif de Valère...

LE MARQUIS.

Bref, vous avez donné à votre valet un spectacle exemplaire. Comment voulez-vous qu'il vous respecte maintenant.

DORANTE.

Mais, mon oncle...

LE MARQUIS.

Assez ! J'ai fait une épreuve, elle est terminée ; je suis fixé : vous n'êtes dignes ni l'un ni l'autre d'avoir un valet. Je vais congédier Lubin, laissez-moi. (*Dorante et Valère sortent confus.*)

SCÈNE X

LE MARQUIS, puis LUBIN.

LE MARQUIS, à la porte du fond.

Dominique ! fais-moi venir Lubin. — Je connaissais leur caractère et je savais bien ce qui devait arriver. (*Lubin paraît à la porte.*) Approche, Lubin, pourquoi n'as-tu pas séparé mes neveux quand ils voulaient se battre ?

LUBIN.

Avec cette livrée, monsieur le marquis, je n'aurais pas osé.

LE MARQUIS.

C'est juste ! (*A part.*) Eh mais, il a du tact ! (*Haut.*) Dis-moi, mon garçon, en te présentant chez moi, tu ne pensais pas revêtir la livrée ?

LUBIN.

Je l'avoue, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Alors, qu'espérais-tu ?

LUBIN.

Monsieur le marquis a des fermes, les travailleurs n'y sont jamais de trop et je connais tous les travaux des champs.

LE MARQUIS.

En te donnant la livrée, je pouvais t'élever au-dessus de ta condition et précisément t'enlever aux travaux de la campagne. Tu n'as pas d'ambition, je le vois.

LUBIN.

Si, monsieur le marquis, mais la livrée n'est pas honorable.

LE MARQUIS.

Pourquoi l'as-tu acceptée ?

LUBIN.

Parce que monsieur le marquis me l'a offerte, et que je n'ai pas cru devoir refuser à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tu penses donc qu'un paysan vaut mieux qu'un valet ?

LUBIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LUBIN.

Parce qu'il est libre.

LE MARQUIS, *à part.*

Tiens ! tiens ! (*Haut.*) Tu as beaucoup lu, je vois, cela t'a rendu fier. (*Mouvement de Lubin.*) Ce n'est pas un mal ! Ecoute... Je n'ai pas oublié que Guillaume ton brave père m'a sauvé la vie ; oui, dans une chasse où je m'étais maladroitement exposé aux coups de boudoir d'un sanglier, le brave Guillaume s'est mis devant moi et a servi la bête. C'est une dette que j'ai contractée envers lui et que je vais payer à son fils. Je te garde près de moi, pas comme valet, tu entends, comme ami.

LUBIN.

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Ne me remercie pas. Un ami a beaucoup de devoirs à remplir, et d'ici quelques instants, je vais mettre ton amitié à l'épreuve.

LUBIN.

Monsieur le marquis, je suis tout à vous.

LE MARQUIS.

Ne t'engage pas ! Attends mes ordres et tout d'abord quitte cette livrée. (*Lubin sort.*)

SCÈNE XI

LE MARQUIS, *puis* VALÈRE *et* DORANTE

LE MARQUIS.

Il me plaît, ce garçon. Il n'a point les façons d'un homme de sa condition. Il est humble et fier, il est ambitieux, il n'est pas ignorant. Il vaut mieux que mes neveux ! Mais la leçon n'est pas complète et je compte sur Lubin pour l'achever.

VALÈRE, *entrant*.

Mon oncle ! je ne vous dérange pas ?

LE MARQUIS.

Entre, Valère, que veux-tu ?

VALÈRE.

Vous faire toutes mes excuses ! Vous prier de pardonner un moment de vivacité.

LE MARQUIS.

C'est un bon sentiment, mon ami, et j'ai tout oublié.
(*Il le serre dans ses bras.*)

DORANTE, *paraissant à la porte. (A part.)*

Ah ! le perfide ! Il me devance.

LE MARQUIS, *voyant Dorante.*

Et toi aussi, Dorante, tu regrettes ce moment d'emportement ?

DORANTE, *s'avançant.*

Oui, mon oncle, et je vous en demande pardon.

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Voilà qui est bien et je n'attendais pas moins de vous. Maintenant je vais vous faire un aveu : Lubin n'est pas ce que vous croyez.

DORANTE.

Ce n'est pas le fils du fermier Guillaume?

LE MARQUIS.

Si mais sa livrée n'était qu'un déguisement que je lui ai imposé. Autrefois son père m'a rendu un de ces services que l'on n'oublie jamais et à sa mort j'ai promis de le reconnaître, bref, je vous devais cet aveu, Lubin est mon fils adoptif.

DORANTE, *vivement.*

Votre héritier ?

LE MARQUIS.

Entendons-nous ! Je n'oublierai jamais que vous êtes les fils de mon frère, mais je ne puis oublier non plus que Lubin est le fils d'un homme qui a risqué sa vie pour moi. Donc, mes enfants, oubliez la livrée de tout à l'heure et recevez Lubin comme un égal.

VALÈRE.

Un roturier !

DORANTE.

Un homme de rien, sans éducation, sans façons.

VALÈRE.

Ah ! mon oncle, vous n'y pensez pas ! Qu'avons-nous de commun avec lui ?

LE MARQUIS.

Vous êtes libres de ne pas l'accueillir, seulement je vous avouerai que, quoique paysan et roturier, j'ai confiance en son jugement. C'est un fort honnête garçon qui, malgré sa jeunesse, peut donner d'excellents conseils. Les conseils valent souvent mieux que l'argent ; aussi, pour être juste, j'avantagerai celui qu'il n'aura pas choisi pour ami.

VALÈRE.

Ainsi, si je lui plais, vous me déshéritez ?

LE MARQUIS.

Non pas ! mais je suis maître de privilégier celui de vous deux qui n'aura pas plu à mon fils adoptif. Estimant que son amitié est un avantage, je crois juste de donner une compensation à celui qui ne l'aura pas obtenue.

DORANTE.

Vraiment, mon oncle, le contraire serait plus logique

LE MARQUIS.

C'est possible ! Mais telle est ma volonté. Ah ! j'oubliais une chose essentielle : Lubin ignore tout ce que je viens de vous dire et ce que je fais pour lui et ce que je ferai pour vous. Il est inutile de l'instruire. de tout cela. (*Le marquis sort.*)

SCÈNE XII

VALÈRE, DORANTE.

VALÈRE.

Eh bien qu'en dis-tu ?

DORANTE.

Je dis que notre oncle ne nous a jamais parlé ainsi ? Que lui a-t-il passé par la tête. Et ce Lubin ? D'où sort-il tout à coup ? Tout à l'heure c'était un valet, maintenant c'est notre égal, tantôt il sera peut-être notre maître.

VALÈRE.

Le maître ici, c'est notre oncle ! Je ne vois pas du tout où il veut en venir.

DORANTE.

A nous donner une leçon.

VALÈRE.

Pourquoi ? Nous sommes toujours les mêmes vis-à-vis de lui. (*À part.*) Après tout, je me moque de l'amitié de ce garçon ? C'est un jeu de qui perd gagne ! J'aime mieux perdre.

DORANTE, *à part.*

Pour moi, j'ai l'abord plus rude que Valère, il le choisira, j'aime autant ça.

VALÈRE.

Voici Lubin.

DORANTE.

Que le diable l'emporte !

SCÈNE XIII

VALÈRE, DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

M. le marquis m'envoie près de vous, messieurs, il m'a assuré que vous me feriez bon accueil et que vous oublieriez mon déguisement de tout à l'heure.

VALÈRE.

Il ne t'a rien dit de plus ?

LUBIN.

Non, rien, je vous jure.

VALÈRE, prenant Lubin à part.

Il ne t'a pas dit que Dorante était une bonne nature, pleine d'affection, et qu'il serait heureux de te voir t'attacher à lui ?

LUBIN.

Il ne m'a rien dit de tout cela.

DORANTE, prenant Lubin à part.

Tu as vu tout à l'heure combien Valère est un écer-

velé, mais il a bon cœur et il serait bien utile à lui d'avoir un ami comme toi.

LUBIN, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie. Ils ne sont plus brouillés et disent du bien l'un de l'autre.

VALÈRE.

Aimes-tu l'étude ?

LUBIN.

Beaucoup.

VALÈRE.

Moi pas ! Je voudrais tous les jours être à la chasse. Ah ! qu'on meurt d'ennui ici !

LUBIN.

Si je dois rester avec vous, je tâcherai de vous distraire.

VALÈRE.

Ça sera bien difficile.

DORANTE, *à part.*

Je vois son jeu ! Il veut le dégoûter de lui.

VALÈRE.

Dorante est plus studieux que moi. Il adore les livres. Vous lirez ensemble.

LUBIN, *vivement.*

Cela me rendra bien heureux !

DORANTE.

Ce qu'il ne te dit pas, c'est qu'il n'aime pas la solitude. Il sera content d'être toujours avec toi.

LUBIN.

Et moi aussi, certainement.

DORANTE.

Tu ne t'amuserais pas avec moi ! Je suis juste. J'aime autant te dire tout de suite que j'ai mauvais caractère.

VALÈRE.

Toi ! Tu es vif, voilà tout, mais tu reviens tout de suite, car tu as bon cœur ! mais moi, c'est autre chose, je suis rancunier comme personne.

DORANTE.

Allons donc ! rancunier ! on ne le dirait pas. Tu as déjà oublié notre discussion de tout à l'heure.

VALÈRE.

Et toi aussi, parbleu !

LUBIN, à part.

Où veulent-ils en venir ?

DORANTE, à Lubin.

Veux-tu que je te dise ? Mon oncle nous a dit que tu allais demeurer avec nous. Moi je n'y vois pas d'inconvénient, car tu ne me verras pas souvent ; j'aime à travailler seul.

VALÈRE.

Et moi, tu ne me verras guère, car je suis toujours dehors.

LUBIN.

J'entends, ma compagnie vous déplaît.

VALÈRE.

Je n'ai pas dit cela; mais nous allons vivre ensemble n'est-ce pas? Eh bien, j'aime mieux te dire que Dorante sera pour toi un meilleur ami que moi. (*Il sort.*)

DORANTE.

Je ne l'ai jamais vu si modeste, il vaut cent fois mieux que moi. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV

LUBIN, LE MARQUIS.

LUBIN.

Je n'y comprends rien ! qu'est-ce que je leur ai fait? Pourquoi me renvoient-ils de l'un à l'autre. Je ne cherchais pas leur amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, Lubin, comment trouves-tu mes neveux maintenant?

LUBIN.

Tout à l'opposé de ce qu'ils étaient tout à l'heure.

Tantôt ils s'injuriaient, maintenant ils s'adorent. C'est à qui dira du bien l'un de l'autre. Chacun d'eux veut que je sois l'ami de son frère.

LE MARQUIS, *à part.*

Je comprends ! (*Haut.*) Et lequel te plaît le mieux ?

LUBIN.

Il me serait difficile de choisir.

LE MARQUIS.

Cependant, si je t'en priais...

LUBIN, *hésitant.*

Eh bien !...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LUBIN.

J'en choisirais un troisième qui n'est pas de mon âge, il est vrai, mais que j'aimerais bien et à qui je serais tout dévoué ; mais il n'y faut pas songer, la conversation de tout à l'heure m'ouvre les yeux ; malgré vos bontés, je suis toujours le petit pâtre, vos neveux n'oublieront jamais la ferme où je suis né, les vaches que je menais pâtre, mon pauvre père en veste de bure qui labourait les champs de monsieur le marquis. Ma place n'est pas ici, j'y souffrirais trop :

LE MARQUIS.

Au contraire, mon enfant, c'est ici qu'est ta place. J'ai fait aujourd'hui une triple épreuve, elle est toute à ton avantage. Je sais tout ce que je dois à ton père, tu as bien fait de me le rappeler en venant me trou-

ver. Je n'ai pas d'enfant, veux-tu être le mien. (*Valère et Dorante écoutent à la porte du fond.*)

LUBIN, *se jetant dans les bras du marquis.*

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Donne-moi le nom de père... je le mériterai. Quant à messieurs mes neveux...

LUBIN, *vivement.*

Oh ! je les avais oubliés.

LE MARQUIS.

Ne les plains pas ! Ils sont riches et n'ont pas besoin de moi, mais jusqu'à leur majorité je leur dois ma protection. Demain ils partiront pour le collège. (*Il sort avec Lubin.*)

SCÈNE XV

VALÈRE, DORANTE, *s'avancent.*

DORANTE, *piteux.*

Le collège !

VALÈRE.

Bah ! dans trois ans nous serons majeurs.

La toile tombe

FIN

THÉÂTRE pour JEUNES GENS

Comédies

à 1 franc chaque

<i>A bon Chat bon Rat</i> , Baju (H.), proverbe, 1 acte De Livron, musique intercalée, 1 franc net.	6 Pers.
<i>L'Auberge du Veau d'Or ou Le Poète dans l'embarras</i> , Proost (P.-A.), (vers), 1 acte .	5 —
<i>Avant-Veille (l')</i> , Baju (H.), 1 acte	4 —
<i>Bonne place S. V. P. (une)</i> , Ry (J.), 2 actes.	6 —
<i>Coliques de Patrouillard (les)</i> . Ry (J.), 1 acte. (avec airs intercalés).	2 —
<i>Grondeur (le)</i> , Brueys et Palaprat, 3 actes.	15 —
<i>Jurisconsulte et Marin</i> , Baju (H.), 1 acte	5 —
<i>Mur mitoyen (le)</i> , D'Ombreville (G.), 2 actes.	6 —
<i>Petit Ramoneur (le)</i> , Schmid, 1 acte	8 —
<i>Sot qui se ravise</i> , J. P., comédie-vaudeville. 3 actes (avec airs intercalés)	13 —
<i>Pédagogue (le) de la Libre Pensée</i> , Baju (H.), 1 acte.	16 —

Comédies d'après Molière

Arrangées pour Jeunes Gens, par H. Baju

à 1 franc chaque

<i>Avare (l')</i> , 3 actes.	10 —
<i>Candidature forcée (la)</i> , 1 acte.	6 —
<i>Étude obligatoire (l')</i> , 2 actes	9 —
<i>Fourberies de Scapin (les)</i> , 3 actes	10 —
<i>Monsieur de Pourceaugnac</i> , 3 actes	12 —

Drames historiques

à 1 franc chaque

<i>Jeanne d'Arc</i> , Baju (H.), 3 actes.	18 Pers.
Baju (J.), musique intercalée, 0 fr. 60.	
<i>Jeanne d'Arc</i> , Abbé Charpentier (S.), (vers)	15 —
tragédie en 5 actes, 2 francs net.	
<i>Dernier des Armagnacs (le)</i> , Delavallée (A.), *	
historique, époque Louis XI, 3 actes	16 —
<i>Dernier Jour d'Homère (le)</i> , vers, A. R., 1 acte	4 —

LEMERCIER DE NEUVILLE

Théâtre de Guignol.

L'auteur des Pupazzi a cherché, avant tout, le comique sans grossièreté et aussi la facilité d'interprétation. On le sait, nul n'est plus compétent que lui dans le manie- ment de ces personnages; aussi ses pièces, très variées, très bouffonnes et en même temps très littéraires sont-elles faciles à jouer. Du reste, il n'a pas ménagé les explica- tions, et le premier volume est-il précédé d'une notice où l'art du Guignol est entièrement démontré.

2 volumes in-18 Jésus à 3 francs chacun.

Table des Matières

PREMIER VOLUME.

NOTICE

Comment on tient un personnage.

Comment on le fait vivre.

Accessoires, décors, costumes.

I. Une affaire d'honneur.....	3	Per.
II. Le fantôme.....	3	»
III. Une journée de pêche.....	4	»
IX. Le sac de pommes de terre.....	5	»
V. Le grand Palot.....	5	»

DEUXIÈME VOLUME.

I. L'éducation de Pierrot.....	5	Per
II. Le petit domestique.....	6	»
III. Pierrot pendu.....	7	»
IV. L'auberge du mouton enragé.....	6	»
V. La Jeunesse de Guignol..	7	»

11-4-74

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2337
L35V3

Lemercier de Neuville, Louis
Le valet

